

Livres

Henry Welsh, Michel Coulombe et Louise Trottier

Volume 15, numéro 4, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33681ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Welsh, H., Coulombe, M. & Trottier, L. (1997). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 15(4), 61–64.

LA MÉTAMORPHOSE... DU CINÉMA

par Henry Welsh

— Hans ZISCHLER, *Kafka va au cinéma*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma, 1996, 175 p.

Comme souvent lorsqu'il est fait mention de Franz Kafka, la référence première est celle de son *Journal* ou de sa *Correspondance*. Il est certain que cet auteur fut, au tournant du siècle, un témoin particulièrement perspicace pour nous permettre de sentir «l'air du temps». Hans Zischler (acteur dans des films de Wenders, Akerman, Chabrol, Thome ou Godard) a donc choisi l'angle du cinéma pour aborder les commentaires de Kafka. Commentaires peu nombreux semble-t-il, si on les compare à la somme de l'œuvre.

Pour raffiner sa recherche, il a également tenté de retrouver les images des films dont Kafka parle, chose bien peu aisée. C'est un des aspects de ce livre qui est le plus attachant, saisir sur le vif l'impression que des films du début du siècle ont pu faire sur quelqu'un comme Kafka et, mieux encore, savoir que, par un miracle de la conservation, des titres comme *la Broyeuse des cœurs* ou *la Traite blanche* ou encore *Shiwath Zion* — des films que l'on croyait disparus — ont été retrouvés grâce à l'opiniâtreté de l'auteur et de ses contacts dans les cinémathèques de Prague, Paris, Munich, voire la visite chez... un boulanger de Vérone qui, sur la description de scènes relatées par Kafka, découvre le titre d'un film inconnu jusque-là! Au fond, Zischler s'interroge sur l'impact sur les contemporains de l'auteur de cette nouveauté qu'est le cinéma.

Avec l'écrivain Max Brod, Kafka va au cinéma fréquemment dans les années 10 et ils ne sont pas toujours d'accord sur le nouveau médium: pour Brod, le cinéma prolonge la littérature tandis que pour Kafka, «c'est une technique presque démoniaque qui soumet la puissance de vision et d'écriture de l'auteur à un niveau très élevé d'exigence qui devient source de tourments», précise Zischler. Ce dernier nous fait participer au cheminement de Kafka quant à ce véritable apprentissage du septième art de la part d'un écrivain qui, de manière spontanée, se sent plus proche du théâtre. Le livre est un itinéraire passionnant dans l'univers noctambule de Prague, un peu comme si nous, lecteurs, étions présents, assistions aux

représentations et partageons ses réflexions. De plus, les références, les illustrations et les citations permettent de mettre en perspective de façon très profitable le développement des salles de cinéma en annexant des photos d'époque, des critiques et des reproductions d'affiches. Cet ensemble constitue une forme de petit musée du temps où les vues animées commençaient à être plus connues sous le vocable du Cinématographe. ■

SOUVENIRS CHOISIS ET RÉGRESSION LIBÉRATRICE

par Michel Coulombe

— Shirley MACLAINE, *les Stars de ma vie, Mémoires d'Hollywood*, Paris, Presses de la Cité, 1996, 304 p.

Shirley Maclaine est désormais une auteure reconnue. Ses livres sur la réincarnation et autres phénomènes qui échappent complètement à la pensée rationnelle lui ayant valu des fortunes, il ne lui restait plus qu'à se tourner vers sa vie actuelle pour se prêter à cet exercice désormais obligatoire des stars hollywoodiennes d'un âge respectable, l'autobiographie, un genre dont le complément naturel et inévitable est la biographie non autorisée — sulfureuse, comme il se doit. Préférant le style libre aux figures imposées, la rousse actrice a tenu, au moment d'effectuer ce grand retour en arrière, à faire œuvre originale. Aussi, plutôt que de ressasser méthodiquement ses souvenirs, de l'enfance à la maturité avec en prime ces quelques anecdotes croustillantes, elle a donné à *les Stars de ma vie* une facture quelque peu déroutante.

Ainsi, Warren Beatty, le frère de l'interprète de *Sweet Charity* et de *Steel Magnolias*, est-il tout juste mentionné. Maclaine, née d'une mère canadienne et d'un père qui noyait ses émotions dans l'alcool, parle de qui elle veut, et comme cela lui chante, très consciente des privilèges accordés aux vieux acteurs. Aussi s'attarde-t-elle plus particulièrement sur ses relations avec quelques hommes, notamment Jerry Lewis, Dean Martin, Frank Sinatra et Robert Mitchum, avec qui elle a eu une liaison. Et comme la chronologie lui importe moins que les sujets qu'elle a choisi d'aborder, Maclaine passe en revue sa filmographie dans le désordre, selon ses envies, ici en se penchant sur les films de femmes dont elle





prend la défense, là en revenant sur son militantisme politique, ailleurs en se rappelant ses différents partenaires. Ce système capricieux, qui a certainement l'avantage de dissimuler les omissions volontaires, ne rend toutefois pas la tâche facile au lecteur qui doit s'y retrouver dans le va-et-vient des souvenirs croisés.

L'auteure ne joue pas inutilement les modestes. D'ailleurs, elle ouvre sur les propos de cet ami qui lui aurait dit, insistant: «Je voudrais savoir comment tu as réussi à ne pas devenir une de ces créatures aux yeux éteints qui ont depuis longtemps cessé de vibrer, une de ces femmes qui fonctionnent parfaitement mais qui ne ressentent plus la douleur?» Façon à peine détournée de se servir un compliment. Toujours vivante donc, notre Shirley. Adulée aussi. Mais peu lui importe au fond puisqu'elle déclare, avec cette agaçante humilité des gens qui ont récolté tout ce qu'ils prétendent ne pas chérir: «La reconnaissance, la récompense, la célébrité et la fortune n'ont jamais été mes buts.» Non, Maclaine n'aurait «jamais partagé cette envie d'être une star».

Tout de même, il ne faut surtout pas croire que l'actrice s'appesantit avec un égocentrisme de tous les instants sur sa propre histoire. Elle parle volontiers des autres et ne laisse pas passer une occasion de se faire entendre sur son sujet de prédilection, Hollywood, qu'elle décrit comme «un monde de stars» sans se soucier le moins du monde du verdict des pessimistes qui ont sonné le glas du *star system*. L'actrice se fait un point d'honneur de comprendre et d'expliquer sa profession et son milieu de travail. Ainsi elle affirme: «Au fond, personne ne quitte jamais Hollywood, sauf quand Dieu l'appelle. Et même alors, l'envie est là de revenir et de faire un film sur ce que nous avons vécu.» La déclaration, qui laisse deviner une rare connaissance de la vie après la vie, peut sembler tout droit sortie de l'ordinateur d'une attachée de presse exubérante. En fait, elle témoigne tout simplement d'un sentiment d'inachevé de la part d'une actrice pour qui faire des films équivalait simplement à faire une thérapie.

Qu'on se rassure, il est bien question de phénomènes paranormaux dans cette autobiographie déconstruite de l'actrice, danseuse et chanteuse. S'il en allait autrement, le fidèle lecteur de Maclaine serait probablement déçu. La dame y va quand même avec modération, puisqu'elle se limite, en fin d'ouvrage, à raconter comment un médium, la voix de son guide spirituel, lui a tout appris sur les crimes de son mari, un homme qui l'a trompée et ruinée.

Et, on l'aura deviné, tout ce qu'il a vu s'est avéré vrai. Du coup, Maclaine a entrepris un cycle de régression avec l'aide de l'acupuncture chinoise. Vous souriez? L'auteure, qui a déjà affronté bien des sceptiques, a prévu le coup (aurait-elle aussi ce genre de pouvoir?): «J'espère qu'un jour viendra où l'on cessera de ridiculiser les démarches destinées à accéder à une meilleure connaissance de soi.»

C'est avec cette phrase en tête qu'à peine le livre refermé on se voit forcé de conclure que la publication d'une biographie non autorisée qui proposerait, justement, une meilleure connaissance de Shirley Maclaine, serait tout à fait indiquée... ■

SOIS FEMME ET TAIS-TOI

par Louise Trottier

— Nathalie COLLARD et Pascale NAVARRO, *Interdit aux femmes - Le féminisme et la censure de la pornographie*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996, 144 p.

Certains chiffres donnent froid dans le dos: «... il existe 20 000 salles de spectacle pornos/sex (*sic*) en Amérique du Nord: quatre fois plus que des restaurants McDonald; *Playboy* et *Penthouse* ont à eux deux un tirage plus grand que *Newsweek* et *Time*». En fait, l'industrie pornographique réalise, aux États-Unis uniquement, des profits qui se chiffrent à 2,5 milliards de dollars.

Comme le soulignent si justement Nathalie Collard et Pascale Navarro, auteures du présent essai, une société sans pornographie relève effectivement de l'utopie. Les profits engendrés justifient à eux seuls son existence. Mais la ligue féministe orthodoxe qui prône la censure de la pornographie conclut que, s'il est impossible de la faire disparaître, il faut du moins la réduire au silence.

Nathalie Collard et Pascale Navarro, toutes deux journalistes à l'hebdomadaire *Voir*, respectivement chroniqueuse médias et chef de pupitre de la section Livres, publiaient, en mars 1993, un article à l'occasion de la journée internationale de la femme qui présentait leur position quelque peu audacieuse contre la censure de la pornographie. Pour faire suite à la polémique soulevée par cet article, elles répliquent en livrant *Interdit aux femmes*.

Cet essai prolonge leur réflexion et présente quelques faits des plus étonnants. Par exemple, que nos maîtres censeurs et «gardiens de la morale canadienne» sont en fait des douaniers bénéficiant d'une formation de six heures en la matière. Pas surprenant qu'ils aient consacré *L'Amant* de Marguerite Duras «œuvre obscène» et en aient interdit la diffusion.

En fait, les deux auteures ne sont pas plus pornocrates que vous et moi. Par contre, elles entrevoient le danger relatif à toute censure, synonyme de contrôle des mœurs et qui va à l'encontre du principe et du droit de la libre expression, et ce, quel qu'en soit le propos. Selon elles, les féministes pures, dures et «pro-censure» adoptent un discours simpliste en accordant le même pouvoir aux images qu'aux actes.

À leur avis, la violence faite aux femmes est plutôt «le résultat de l'inégalité sociale, économique, politique et culturelle» entre les hommes et les femmes. Une forme de violence institutionnalisée. D'une part, l'on censure Duras, mais notre système judiciaire n'a reconnu légalement le viol conjugal qu'en 1983. La détérioration de la condition des femmes provient, selon elles, des stéréotypes féminins véhiculés dans la publicité, le cinéma hollywoodien... et la vie de tous les jours qui dépeignent la femme soit comme une maman, modeste et maternelle, soit comme une putain, mais toujours comme une victime. Les auteures démontrent qu'il est impératif pour les femmes de conserver leur droit de parole si durement acquis et formulent des propositions: éducation, prévention et sensibilisation, au détriment de la censure.

Interdit aux femmes est un ouvrage fort bien documenté qui retrace l'évolution du mouvement féministe nord-américain depuis les années 70. L'essai présente toutefois certaines redondances et les auteures auraient eu avantage à privilégier la concision. De plus, elles adoptent parfois le ton réprobateur qu'elles reprochent aux féministes.

Néanmoins, cet essai est un franc plaidoyer en faveur de la liberté et de l'autonomie féminines. Mais le prix apparaît considérable lorsque l'on sait que l'industrie pornographique hollywoodienne récolte annuellement des milliards de dollars de profit dont près du tiers provient de la pornographie qui met en scène des enfants. Le droit de parole coûte indéniablement très cher. ■

LA REINE GARBO

par Henry Welsh

— Barry PARIS, *Greta Garbo, biographie*, traduit de l'américain par Georges Goldfayn, Paris, Éditions le Seuil, 1996, 564 p.

En regardant les photos qui illustrent cette biographie de Greta Garbo, on comprend aisément la puissance de séduction que cette actrice a exercée sur des générations de cinéphiles et d'amateurs de cinéma. Jusqu'à la dévotion totale comme celle d'un riche anglais, Edgar Donne, qui légua sa fortune mobilière à la star et qui lui aurait laissé en plus ses terres si cette dernière l'avait épousé!!! Ce qui était bien mal connaître le tempérament de Greta Lovisa Gustafson (selon l'orthographe du patronyme utilisée par Barry Paris contre les habitudes bibliographiques qui utilisent Gustafsson avec deux «s»).

Barry Paris propose un travail de bénédictin, lui à qui on doit également une exceptionnelle biographie de Louise Brooks. Il aura fallu quatre années à l'auteur pour rassembler l'incroyable quantité d'informations qu'il nous livre dans cette somme. Après lecture, on comprend peut-être plus la femme Garbo que le destin de l'actrice dont la fulgurante carrière (de 1921 à 1941) l'a propulsé au firmament des étoiles du septième art. Et cela dans un contexte où Garbo n'a jamais abdiqué son indépendance ni révélé ses secrets. Ses premiers pas dans la sphère hollywoodienne comme ses années de réclusion à New York ne se départissent jamais de cette réserve, de ce mystère. Ce que l'on savait déjà. Mais la qualité de cette biographie, c'est de nous donner les témoignages les plus précis et les plus dignes de foi sur la timidité d'une des actrices les plus adulées. On apprend ainsi que la grande Marlène Dietrich, à son arrivée à Hollywood, enviait cette capacité qu'avait Garbo de ne pas céder aux sirènes de la publicité. De fait, Garbo n'a jamais fait de compromis, ni professionnels ni personnels. Pourtant, bien des embûches la guettaient, en particulier lorsque tout le monde s'attendait à la voir tomber de son piédestal au moment du parlant. En réalité, la fameuse première réplique sonore au cinéma de Garbo: «Gimme a viskey, ginger ale on the side - and dont'be stingy baby» dans *Anna Christie* de Clarence Brown (1930) ont un effet contraire et la consacre immédiatement avec le cinéma sonore.



Les différents chapitres qui suivent la chronologie de la naissance à la mort de Garbo sont tellement fouillés et nous offrent tant de détails qu'il devient étourdissant de chercher à tout retenir. L'auteur se permet le luxe de relever les erreurs patentées de la biographie écrite par un nommé

Antoni Gronowicz et qui parut 45 jours après la mort de Garbo. De plus, la filmographie est impeccable et les notes bibliographiques irréprochables. Le crible de cet auteur ne détruit pas certes le mystère Garbo, il l'alimente de la meilleure mouture. ■

ÉVÉNEMENTS

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Dates: 18 au 23 février 1997

Lieu: Musée de la civilisation, Québec

Dates: 27 février au 8 mars 1997

Lieux: Cinémathèque québécoise et Cinéma ONF, Montréal

Dates: 13 et 14 mars 1997

Lieu: Bibliothèque municipale, Chicoutimi

Dates: 13 au 18 mars 1997

Lieu: Cinémathèque Pacifique, Vancouver

Dates: 20 au 23 mars 1997

Lieu: Backstage, Toronto

Dates: 25 au 27 mars 1997

Lieu: Centre de production Daïmon, Hull

Festival de Berlin

Dates: 13 au 24 février 1997

Lieu: Berlin (Allemagne)

Festival international du film sur l'art

Dates: 11 au 16 mars 1997

Lieux: Centre canadien d'architecture, Cinéma ONF,

Cinéma Parallèle, Musée des Beaux-Arts,

Musée d'art contemporain et Goethe-Institut, Montréal

Festival international de films de femmes de Créteil et du Val de Marne

Dates: 14 au 23 mars 1997

Lieu: Créteil (France)

Hot docs!

Dates: 18 au 23 mars 1997

Lieu: Toronto

Vues d'Afrique

Dates: 17 au 27 avril 1997

Lieux: Cinémathèque québécoise, Complexe Desjardins,

Cinéma O.N.F., Maison de la culture Frontenac

et Cinéma du Parc, Montréal